

ne, une *China*, entra précipitamment en disant que les Indiens allaient arriver, qu'ils n'étaient plus qu'à cinq lieues. Il fallait fuir. J'entraînai mon mari dans le bois, au milieu d'un tourbillon de vent d'une violence extrême. Les habitants des autres cabanes faisaient comme nous. Mais il s'agissait de fuir plus loin. Je proposai une forte somme pour acheter deux chevaux. Je ne parvins à en obtenir qu'un seul. Je plaçai mon mari dessus, et je montai en croupe : dans cette position je ne pouvais diriger le cheval ; il s'en allait de côté et d'autre à son caprice. Unzaga s'était senti trop souffrant pour nous accompagner.

Nous entrâmes bientôt dans un sentier si étroit, que les branches des arbres épineux déchirèrent ma robe et la mirent en lambeaux. Presque à chaque pas nous étions exposés à nous blesser ou à tomber. J'étais désolée de ne pas savoir guider le cheval ; on ne m'avait pas habituée à l'équitation. Lorsque dans nos jours heureux mes parents m'emmenaient à notre *quinta*, c'était toujours en voiture.

Quand la nuit vint, je fis descendre mon mari. Je m'assis près de lui, sans pouvoir dormir. Il souffrait cruellement.

Le lendemain, un des fugitifs m'apprit qu'on n'avait plus rien à craindre des Indiens, et nous retournâmes à notre cabane.

J'avais envoyé de nouveau un chasque vers les médecins de la ville. La seule recommandation qu'il me rapporta fut d'avoir soin de baigner le malade plusieurs fois par jour. Je parvins à faire fabriquer une sorte de baignoire en cuir, et heureusement l'eau ne nous manquait pas. Mais tout à coup Ibarra envoya l'ordre de nous faire amener plus loin encore dans le Grand-Chaco ; aussitôt on nous mena de force dans un lieu entièrement privé d'eau. On n'en pouvait trouver qu'à près de quatre lieues de là. Dès ce moment je dus aller souvent moi-même chercher à une si longue distance cette eau qui nous était indispensable. Sur la route j'étais brûlée par le soleil et dévorée par les insectes. La fatigue, les privations, la douleur m'anéantissaient.

Homme cruel, infâme Ibarra ! crois-tu que le ciel n'a pas mesuré nos souffrances !

VI

Souvent, lorsque je priais mon mari de se laisser mettre dans le bain, il entraînait en fureur, me mordait et me égratignait. Une fois je m'évanouis. Il arrivait aussi à Don José de s'élançer hors du bain, et à la suite de ces accès sa maladie empirait.

Je n'avais d'autres soulagements que mes prières à Dieu et mes pleurs.

Les soldats venaient de temps à autre commander à mon mari des corvées impossibles : c'était un moyen de tirer de moi de l'argent.

J'avais fait remplacer notre misérable cabane par un rancho qui, du moins, nous protégeait un peu contre le vent et la pluie. On me dénonça, et le commandant Fierro écrivit à Ibarra pour l'informer que nous vivions dans le luxe. Peu de jours après arriva un nouvel ordre de nous transporter encore plus loin. Les soldats nous poussèrent donc devant eux et, parvenus à un autre lieu désert, nous laissèrent à l'ombre d'un arbre. Nous y restâmes quinze jours sans aucun abri que le feuillage.

Une femme charitable des environs nous donna un peu de blé et de maïs.

Il me restait de l'argent. J'en dépensai une partie pour faire construire un autre rancho. Il fut très-difficile de trouver des ouvriers parmi la population indolente de cette localité. J'y parvins cependant. Je préparai ensuite une couche aussi commode que possible à mon mari, et, après avoir payé le silence d'un des soldats, je retirai les fers qu'on lui avait mis aux pieds.

Mes parents m'écrivaient lettre sur lettre pour m'exhorter à revenir. Pendant les nuits, la pensée que mes pauvres petites filles pourraient bientôt être orphelines de père et de mère me torturait le cœur. Mais je restai fermement résolue à ne pas délaisser mon mari.

Un des médecins m'avait écrit que la seule chance de guérir Don José de sa folie était d'employer des vésicatoires. Je les appliquai à Don José ; mais dès qu'il en ressentait les brûlures, il voulait les arracher, et, comme je m'efforçais de m'y opposer, il me battait cruellement. Une fois il me traîna par les cheveux ; sa fureur était telle que je crus que j'allais laisser ma vie entre ses mains.

Unzaga était aussi très-malade ; son corps, couvert d'ulcères, n'était qu'une plaie d'où s'exhalait les odeurs les plus fétides. Je faisais les pansements qui lui étaient nécessaires. Il était notre compagnon, notre ami. Mon devoir était de lui donner aussi tous mes soins.

Un matin, au lever du soleil, on signala de nouveau l'approche des Indiens. Je pris mon mari entre mes bras : Unzaga, tout faible

qu'il fût, m'aida à le porter, et nous cherchâmes un refuge dans le bois. Don José poussait des cris inarticulés et me frappait : j'étais harassée, blessée, et si désespérée que plusieurs fois je me roulai à terre. Ah ! je dis ici toute la vérité ! j'aurais préféré en ce moment la mort à de si grandes tortures ! Sans le souvenir de ma mère, de mes enfants, sans le sentiment de mes devoirs envers mon mari, je crois que je me serais suicidée !

Pendant notre fuite, les Indiens pillèrent notre rancho et le réduisirent en cendres. Ils tuèrent près de là plusieurs personnes. Je regardai comme un miracle qu'ils ne nous eussent point découverts ; car nous n'étions pas bien éloignés. Ils auraient dû même entendre les cris de Don José, s'ils n'eussent été étourdis par leurs propres clameurs, leur sifflements et les piétinements de leurs chevaux.

Nous n'avions donc plus d'asile. Pendant vingt jours nous restâmes sous un amas de branches. Puis nos gardes nous ordonnèrent de nous remettre en marche et nous chassèrent toujours plus loin vers un endroit où l'on avait à redouter, outre les attaques des Indiens, celles des jaguars. Là, un effroyable *aguacero* vint fondre sur nous et dura six jours. Je défendis Don José de la pluie comme je pus, à l'aide de quelques morceaux de cuir étendus sur des morceaux de bois ; malgré cela il était souvent mouillé et grelottait à faire peine.

VII

Je ne savais, le plus souvent, comment me procurer de la nourriture. Un jour j'allai à une lieue de distance, et j'offris aux habitants d'un petit hameau de leur payer très-cher un cabri : tous refusèrent de me vendre aucun aliment. Je revins les mains vides. Unzaga, de plus en plus souffrant, mêlait ses cris à ceux de Don José.

Je ne recevais plus ni nouvelles ni secours de ma famille : je demandai la permission d'envoyer un chasque à Santiago. Le commandant la refusa. J'appris que, d'après les ordres d'Ibarra, il avait précédemment fait arrêter un de ces messagers qui m'apportait des médicaments, des vivres et de l'argent. Pour surcroît de misère, on m'enleva le fusil de mon mari, dont Unzaga se servait quelquefois pour chasser. Le commandant ne dissimula point qu'on voulait m'obliger à abandonner Don José qui, resté seul, n'aurait pas tardé à mourir de faim. Je fis répondre qu'on ne briserait pas ma volonté et que je saurais mourir près du malheureux proscrit.

Un matin, on plaça mon mari sur une litière, et l'on continua de marcher dans la forêt. Je le suivis à pied ainsi qu'Unzaga. Les soldats nous insultaient. Ils donnaient méchamment à la litière des secousses qui arrachaient à chaque pas des gémissements au malade. Il y eut un moment où, transportée d'indignation, je voulus modérer leur mouvement et j'étendis la main vers l'un des brancards : un soldat me donna sur la joue un coup de poing qui me jeta à terre.

Enfin on s'arrêta. Notre misère était encore plus grande qu'au-paravant. L'argent ne pouvait plus servir à rien dans ces lieux sauvages. Ma santé s'était de plus en plus affaiblie. J'avais froid pendant la nuit : Don José, qui ne me connaissait plus, ne voulait pas me supporter, même au pied de sa couche.

Sa folie était affreuse : pendant toute une année il ne prononça pas une seule fois mon nom. A peine sortait-il de sa bouche une parole intelligible, et quand je ne répondais pas, il s'élançait sur moi... Je ne comprends pas qu'il ne m'ait pas tué !

Il fallait cependant trouver de quoi vivre. Je reconnus que je serais encore en état de nourrir un nouveau-né avec le lait que la nature avait destiné à ma petite Lucinde : j'allai aux hameaux voisins, et je découvris une *China* qui, étant malade, ne pouvait allaiter son enfant ; elle voulut bien me laisser donner le sein à son enfant, et j'obtins chaque fois, en échange de ce service, une tasse de bouillon pour mon pauvre mari. Je dévorais mes larmes en regardant cette petite créature indienne qui buvait avidement ; je refoulais avec force mes préjugés, mais je ne pouvais m'empêcher de comparer ce misérable état où j'étais réduite avec ma vie de bonheur et de luxe d'autrefois. L'Indienne était dure pour moi et me traitait comme une servante ; je me fis humble. Un jour, un *Chino* étant entré tandis que je nourrissais l'enfant, me proposa de lui tailler une jaquette pour son usage. Jamais je n'avais taillé aucun vêtement d'homme ; cependant j'eus le bonheur de réussir, et l'Indien satisfait me donna quelques morceaux de *charque*. D'autres *Chinos* vinrent le lendemain m'apporter des étoffes et me faire des commandes de vêtements. Je laissai alors le nourrisson parce que la mère était méchante, et je me mis à coudre malgré de vives douleurs de poitrine. Grâce à ce travail, le maïs ne nous manqua pas, mais l'eau était saumâtre, terreuse, nauséabonde ; quand j'avais